

Un ancien se penche sur l' « Air du Temps »

Par Henri Ménard

Il est difficile de prendre la plume, après avoir lu l'œuvre magistrale de Michel Pinault, pour y ajouter quelques souvenirs personnels, parcellaires et donc incomplets. Et ce d'autant plus que pendant la période de référence, étant militant de l'UJRF depuis novembre 1947, j'ai pratiqué le GUMS (alors GUHM) comme activité de loisir, sans participer directement à la genèse et à l'enracinement du groupe.

Toujours est-il qu'au printemps 1948, j'ai grimpé à Malesherbes et au Cuvier avec l'UJRF de la Fac des Sciences. Le groupe, 15 à 25 participants au début puis une cinquantaine ensuite, chantait beaucoup le long des chemins de Bleau et ces chansons n'étaient pas toutes engagées. Cela allait du style sentimental : Paul Braffort fredonnait « ça durera bien le temps nécessaire pour que Jeanne et Pierre ne regrettent rien... » à la chanson de pirates : « vivre d'orgie est ma seule espérance, le seul bonheur que j'ai su conquérir... et dans un crâne j'ai bu la liberté », ou « mon navire ayant abordé dans le port de Carthagène »... déjà cité dans le Crampon, sans oublier le célèbre « homme de Cro-Magnon ».

Je citerai maintenant le nom de quelques participants réguliers en plus de ceux indiqués par Michel Pinault :

- Irène Kadondzef, partie à Strasbourg,
- Tania Ténine, fille du Dr. Ténine fusillé à Chateaubriant,
- Coline X, professeur de dessin, surnommée le « vecteur unité » en raison de sa petite taille, partie à Grenoble,
- Martin Zerner qui grimpait malgré une séquelle de polio,
- Roger Dajoz et Aline Langevin,
- Daniel Lehmann qui nous initia à la moyenne montagne.

J'estime qu'en 60 ans 5 à 10 mille personnes ont dû passer par le GUMS (dont 2 Prix Nobel). J'oubliais : Geneviève Lutaud ne restait pas toujours en bas des alpages, car je l'ai moi-même

fait monter aux lacs de Pétarel, 1000 mètres au-dessus de La Chapelle en Valgaudemar.

Je voudrais maintenant évoquer la vie quotidienne ou plutôt hebdomadaire dans le massif de Fontainebleau (de Melun à Malesherbes et d'Etampes à Moret).

Il fallait se rendre sur place ; les voitures étaient rares. Il y avait le « stop » à la Porte d'Italie, gratuit mais aléatoire ; il y avait le train où, à défaut du collectif à 50%, il existait des billets « W.E. » ou « bon dimanche » de 1 à 5 zones suivant la distance.

Il n'y avait que deux sites situés en 1ère zone :

- Chamarande (couloir Tobey) accessible depuis la gare de Lardy,
- Mondeville accessible depuis la gare de Ballancourt (il y avait alors, avant le remembrement, un grand chemin traversant la plaine en biais jusqu'à l'angle du bois, non loin des rochers), mais Malesherbes était une sortie chère, située en 4ème zone.

Le train ne desservait pas les Trois Pignons, il restait l'autocar. Qu'auraient fait les gumistes sans la vénérable institution des « Cars Verts » située rue Jules César près du canal de la Bastille. Le garage était orné d'une longue fresque agreste portant la mention « Entreprise de diligences partant à jours et heures fixes ». Vers Fontainebleau, il existait aussi les cars Renault, les cars Citroën et les cars de Sully (sur Loire). Il fallait souvent parcourir de longues distances pour retrouver notre « terrain de jeu » Bois-le-Roi – Apremont ou Fontainebleau – Franchard ou encore Nemours – Dame-Jeanne.

Chaque site était alors doté d'un ou plusieurs bivouacs aménagés avec bas-flancs garnis de bruyère et cheminée (tolérance de l'ONF pour le feu, de la Toussaint à Pâques) pour accueillir ceux qui arrivaient le samedi soir. Le GUMS avait construit à Larchant, non loin de l'Eléphant, son propre bivouac connu sous le nom de « bivouac Polian » (Georges Polian, grimpeur chevronné, fin connaisseur de la

culture et des légendes bellifontaines). Chacun préparait son repas chaud à l'aide d'un « butane 10h » bientôt remplacé par le « bleuet » plus léger. Claude Orlianges poussait le luxe jusqu'à apporter un moulin à café le dimanche.

Je mentionnerai pour mémoire les sorties « falaise » surtout en Bourgogne, plus espacées et auxquelles j'ai très peu participé.

Pour l'alimentation lors des stages en montagne, le coût devait rester modique et accessible aux étudiants pauvres. Des colis achetés chez un grossiste étaient récupérés par des « corvées » chez Turc à la Bérarde, à Ailefroide ou chez le curé de La Chapelle en Valgaudemar. Il y avait la « querelle » entre Blédinards (partisans de la Blédine, si possible

1er âge) et anti-Blédinards (partisans de menus plus classiques).

L'apparition de la randonnée au GUMS mériterait une étude spécifique que d'autres écriront je l'espère.

Un souvenir personnel avant de conclure : j'ai dû être le seul au premier semestre 1956 à venir aux sorties en uniforme militaire !

En regardant les 60 ans écoulés, je me dis qu'après les tempêtes du début, il y a maintenant dans notre petit domaine une micro-société apaisée, plurielle, où chacun respecte l'autre : une parcelle d'utopie qui fait rêver à la société qui n'a pu être construite après la Libération. ♦

Lectures

La conjuration du Namche Barwa

Par Guillaume Blanc

UNE NOUVELLE RUBRIQUE POUR PARLER BOUQUINS, OUVERTE À TOUT AMATEUR DE LITTÉRATURE MONTAGNARDE, RÉCENTE OU PAS, SOUHAITANT PARTAGER SES LECTURES.
JE ME PERMETS D'ÉCRIRE LA PREMIÈRE (UN STUPIDE TROU À BOUCHER DANS CE PRÉSENT NUMÉRO DU CRAMPON !), AVEC UN ROMAN QUE J'AI BEAUCOUP AIMÉ, PARU RÉCEMMENT (OCTOBRE 2008)

Un nouveau roman d'Yves Ballu ! Comme j'avais particulièrement apprécié *Mourir à Chamonix*, je me suis jeté sur ce nouvel opus. Le titre est quelque peu énigmatique, à première vue on pourrait croire que l'on va entrer dans quelque histoire ésotérique de seconde zone. Il n'en est rien, cela va de soi. La quatrième de couverture me rassure immédiatement sur ce point. Si tant est que... Non, le Namche Barwa dont il est ici question est une montagne himalayenne, tibétaine, pour être exact. 7782 mètres d'altitude qui vont faire l'objet d'une de ces fameuses grandes expéditions nationales de conquête des plus hauts sommets de la planète. Yves Ballu lui accorde le titre de quinzième plus haut sommet. Donc le sommet le plus haut qui ne fait pas 8000 mètres, puisque les « 8000 » sont au nombre de quatorze. En réalité, si le Namche Barwa existe bel et bien, si son altitude est effectivement de 7782 mètres, en revanche, c'est le vingt-huitième sommet de la planète. Donc le quinzième, c'est le Gyachung Kang (7952 m), qui se trouve sur la frontière entre le

Tibet et le Népal, entre l'Everest et le Cho Oyu, « 8000 » de leur état. Le Namche Barwa se trouve à l'est du Tibet, pilier oriental de la chaîne himalayenne.

Yves Ballu propulse ses personnages à la conquête française (dans le sens militaire du terme) du Namche Barwa. Ils atteignent plus ou moins le sommet en juin 1966. En réalité le sommet est resté vierge jusqu'en 1992, après avoir bénéficié pendant plus de quinze ans du titre du plus haut sommet invaincu. Il est tombé le 30 octobre 1992 par une expédition sino-japonaise.

L'auteur s'inspire largement de l'expédition française de 1950 à l'Annapurna. Le lecteur aura ainsi tout intérêt à avoir lu auparavant *Annapurna premier 8000* de Maurice Herzog. Le roman donne ainsi un nouvel éclairage sur cette véritable conquête nationaliste, et sur la polémique qui s'en est suivi. Maurice Herzog, chef d'expédition qui fut l'un des deux alpinistes au sommet de l'Annapurna, s'était un peu trop mis en avant à son retour, y compris dans son

livre, au détriment des autres membres de l'expédition, en particulier du guide Louis Lachenal, qui était également au sommet. L'histoire du Namche Barwa est une fiction, mais contient nombre de citations des divers récits de Maurice Herzog. Le personnage de Hervé Marion est ainsi calqué sur ce dernier. On retrouve encore Tony Larcher qui n'était autre que Lionel Terray, Louis Lachenal s'est trouvé réincarné en Laurent Souste et Raymond Grivel emprunte les traits de Gaston Rébuffat...

« Cette collusion entre alpinisme et nationalisme est insupportable. »

La polémique levée sur le succès à l'Annapurna est ici exploitée dans les moindres recoins par l'auteur. Je ne connais pas tous les détails de cette histoire, même s'il y a un certain temps j'avais lu à ce sujet l'enquête du journaliste-alpiniste américain, David Roberts, *Une affaire de cordée*. Sur son blog, Yves Ballu (<http://yvesballublog.canalblog.com/>) ajoute un certain nombre de documents, dont le carnet de Rébuffat, qui lèvent quelques doutes sur le côté « moi-je » de Maurice Herzog.

Un Hervé Marion, donc, qui ne fut plus jamais le même avant et après l'expédition. Un personnage à l'ambition née puis déçue sous l'influence d'une certaine investiture divine doublée d'une mission nationaliste. Un coup de fil énigmatique au président de la fédération française de la montagne, Stanislas Laurier (Lucien Devies à l'époque de l'Annapurna), et l'expédition nationale se trouve un chef sorti de derrière on ne sait quel fagot. Un frerot, unique parent un peu trop mère-poule, une petite once de présence céleste, et le tour est joué. Hervé Marion se découvre des qualités de chef qu'il ne soupçonnait même pas.

« Il faut une certaine dose de naïveté pour accepter d'entrer dans la peau d'un héros. Mais la naïveté est la seule force à laquelle rien ne peut résister. »

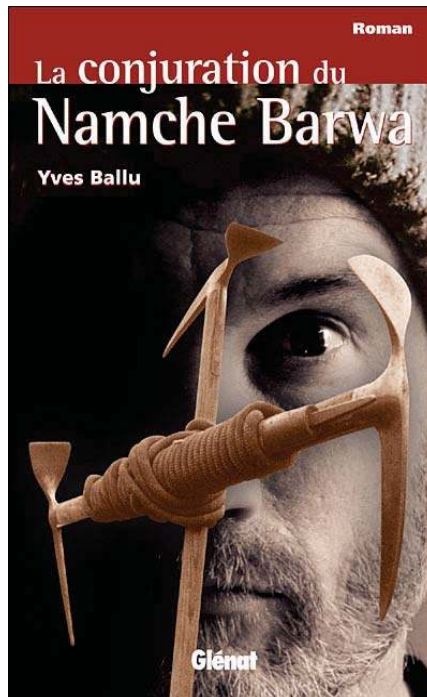
L'expédition proprement dite est rapidement expédiée dans le premier quart du bouquin. Car

l'intrigue tourne surtout autour du retour et des doutes qui naquirent dans certains esprits. On sait assez rapidement que la cordée d'assaut s'est arrêtée sous le sommet. Mais peu importe, c'est Marion qui raconte, et le sommet devait être fait : « *Tu sais, un mensonge, c'est comme un animal de compagnie. D'abord on s'habitue, et puis avec le temps, on finit par l'aimer...* ». Intérêt national oblige. Un récit qui met le guide Souste en retrait. Au clapet maintenu fermé. Jusqu'à ce que... Souste finit par ne plus supporter les railleries de ses collègues : se faire traiter de « *luge à foin* », ça va cinq minutes ! C'est alors que menaces et morts mystérieuses commencent à apparaître. Le romancier balade habilement son lecteur, qui s'il se dit que tout est peut-être un peu trop évident, comme dans un bon vieux polar — mais qui est le meurtrier ? —, finit par se délecter des bons mots et de l'écriture légère et agréable qui

ponctuent les cinq cents pages. Finalement, la fin s'échappe de la pente initiale, celle de la conquête himalayenne et de ses conséquences pour se terminer dans un pur style hitchcockien, à la sauce *Psychose*...

« C'est toujours comme ça avec les morts, on oublie ce qu'ils ont fait de mal et on regrette de ne pas les avoir assez aimés. »

Un petit bémol... La pièce à conviction de l'aventure, le *Criquet*, altimètre barométrique mécanique avec aiguille traînante supposée être allé au sommet, et donc indiquer son altitude, 7782 m, altitude maximale atteinte par la cordée, me semble un peu légère. Cordée menée par Souste propriétaire de l'objet en question. Or comment un altimètre peut-il servir de pièce à conviction sur l'altitude maximale atteinte ? Car un altimètre n'indique pas directement l'altitude mais la pression atmosphérique, et de là, par un modèle d'atmosphère, il la transforme en altitude. Mais les montagnards savent pertinemment, que même sans bouger, l'altitude lue sur leur altimètre peut varier, à cause des variations de la pression atmosphérique dues aux aléas météorologiques (une dépression augmente l'altitude). Par ailleurs le modèle



physique transformant les pascals en mètres peut ne pas être très fidèle, d'autant que l'altitude dépend également de la température. Bref, tout ceci n'est pas si simple, et une erreur d'altitude est vite arrivée. Je suppose en outre que les altitudes cartographiées en Himalaya dans les années soixante n'étaient pas d'une grande précision, donc le calibrage de l'altimètre de Laurent Souste, a pu également souffrir de quelques incertitudes. Difficile d'imaginer qu'il indiquerait exactement 7782 m au sommet du Namche Barwa !

Ceci étant, j'ai littéralement dévoré ce polar, tout comme j'avais dévoré *Mourir à Chamonix*. Il m'a donné envie de relire les récits adjacents à l'officiel sur l'Annapurna. Et de lire les autres textes d'Yves Ballu. À ce propos son dernier livre vient tout juste de paraître sur les étals des libraires : *L'impossible sauvetage de Guy Labour* ; ce sera pour une prochaine chronique littéraire ! ♦

Chansonnette

V'là l'AG, jolie AG !

Par Nora Bens

Sur l'air de «V'là l'bon vent »...

*V'là l'AG, jolie AG
Trois GUMS ensemble, c'est pas banal !
V'là l'AG, jolie AG
Trois GUMS ensemble, c'est même géant !*

*Stéphanie est la seule d'Annecy,
Stéphanie est la seule d'Annecy,
C'est qu'les amis, ils font du ski !*

*V'là l'AG, jolie AG
Oui Annecy est à Paris
V'là l'AG, jolie AG,
Oui Annecy est capitale*

*Dans le 7.4 qu'est-ce qu'on s'éclate
Dans le 7.4 qu'est-ce qu'on s'éclate
Savoie ça bouge ça fête ça boit !*

*V'là l'AG, jolie AG,
Oui l'7.4 est à Paris
V'là l'AG, jolie AG,
Oui l'7.4 est capital*

*Mais les Aixois, ils sont bien là
Mais les Aixois, ils sont bien là
Ah les Aixois, mais que d'exploits !*

*V'là l'AG, la belle AG
Aix-en-Provence est à Paris
V'là l'AG, jolie AG,
Aix-en-Provence est capitale*

*Rico and co y z'ont pas froid
Rico and co y z'ont pas froid
Même la Taillante ils l'ont gagnée !*

V'là l'AG, la belle AG,

*Oui les Aixois sont à Paris
V'là l'AG, jolie AG,
Oui les Aixois, c'est capital*

*Pis ils nous font des beaux tee-shirts
Pis ils nous font des beaux tee-shirts
14 euros, le style compris*

*V'là l'bon vent, v'là l'joli vent
V'là l'bon vent du sud qui donne
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent du sud qu'est là,*

*Nous à Paris on est conquis
Nous à Paris on est conquis
De vot' présence on est ravis*

*V'là l'AG, la belle AG
Trois GUMS ensemble, c'est pas banal !
V'là l'AG, la belle AG
Trois GUMS ensemble, c'est même géant !*

*Ici on fait des beaux pas Bleau
Ici on fait des beaux pas Bleau
Même Picasso fit pas si beau*

*V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent du GUMS qui donne
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent du GUMS qu'est là,*

*Alors bienvenue amis gumistes
Alors bienvenue amis gumistes
C'est notre AG et c'est parfait*

*V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
Trois GUMS ensemble, c'est pas banal !
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
Trois GUMS ensemble, c'est même géant !*